

LA PÉRIODE COLONIALE (1620-1800)

En dépit des difficultés quotidiennes, les trente-huit rescapés de la colonie de Jamestown développèrent un véritable comptoir commercial et reçurent l'aide bienveillante des Indiens qui les traitèrent en amis. Mais bientôt allait débarquer un autre groupe de colons bien différents des marchands. Désireux de s'installer à Jamestown pour vivre leur foi religieuse et créer un nouveau type de société humaine correspondant davantage à leur livre sacré, la Bible, ceux qu'on appellerait les « puritains » parce qu'ils voulaient purifier le monde furent détournés de leur projet par la tempête. Ils ne purent accoster que plus au nord en novembre 1620, dans un endroit qui allait devenir mythique, Plymouth dans le Massachusetts.

Ces deux groupes fondateurs, l'un dévoué aux affaires, l'autre à la religion, étaient philosophiquement opposés. Leurs idées, leurs manières de vivre, leurs cultures, leurs espoirs différaient totalement, ce qui allait créer l'antagonisme naturel entre le Sud et le Nord du pays encore visible aujourd'hui. Entre ces deux sociétés allait se créer beaucoup plus tard un autre espace géographique, les « Middle Colonies », d'où naîtraient New York, la Pennsylvanie ou le Maryland. Les trois espaces ont laissé des traces culturelles indélébiles, le Nord plutôt intellectuel avec ses grandes universités, le Sud agricole avec ses plantations de tabac ou de coton, et le centre dévoué aux affaires commerciales et aux marchés boursiers.

UN SIÈCLE DE PURITANISME (1620-1700)

Les origines d'une société

Dissidents de l'Église anglicane traditionnelle et adeptes du calvinisme, les puritains avaient déjà quitté l'Angleterre pour la Hollande en 1608, mais refusant la complexité des religions établies sur le vieux continent, ils

préférèrent tenter leur chance dans les nouvelles colonies par-delà l'océan. Adeptes d'une église simplifiée, ils espéraient changer les rapports humains, croyaient en l'éducation, à la lecture raisonnée de la Bible et leurs devoirs étaient de suivre expressément la volonté de Dieu. Leur littérature devait constamment faire référence à l'amour divin et au respect envers le Créateur. La mission de l'écrivain était d'avertir les fidèles des dangers spirituels que l'homme devait affronter sur terre. Les puritains considéraient que la vie était une épreuve, que la réussite sociale et matérielle était un devoir et que l'échec menait tout droit à la damnation et aux feux de l'enfer. Satan, personnage aux multiples déguisements, était partout présent, combattait les forces divines et le champ de cette bataille titanesque était la terre avec l'homme comme principal protagoniste. Beaucoup de fidèles engoncés dans leur foi ancestrale attendaient le retour de Jésus qui établirait enfin sur terre un millénium d'amour et de paix pour tous, dans la gloire et la béatitude du Seigneur.

Dans cette société, il ne faut voir aucune opposition entre capitalisme et puritanisme. L'ambition, le travail, l'effort, la réussite, autant de qualités caractérisant le véritable croyant. Le succès terrestre devenait un acte de reconnaissance divine et l'assurance de la vie éternelle. Si l'homme était dépravé par nature, assumant la faute originelle d'Adam et d'Ève, incapable de maîtriser la grâce divine par ses œuvres et prédestiné dans ses choix quotidiens, il pouvait espérer que sa réussite terrestre le ferait élire par le Créateur. Tout événement était signe, symbole, chargé de sens mystique et l'action sociale au sein même de la communauté s'inscrivait dans les mystères de la volonté divine, participait du grand dessein de Dieu. L'histoire n'était en fait que le lent cheminement de l'homme vers un nouveau monde, une nouvelle Cité de Dieu bâtie sur terre à sa gloire. Telles étaient, brièvement résumées, les idées essentielles des Pères Pèlerins, ceux-là même qui posèrent le pied sur la terre de Plymouth et fondèrent les colonies de la Nouvelle-Angleterre.

William Bradford (1588-1657) — les récits historiques

L'histoire du voyage nous est fidèlement racontée par **William Bradford**, second gouverneur de Plymouth, dans sa très célèbre *History of Plymouth Plantation*, rédigée en 1630 mais publiée à Boston seulement en 1856. Homme pieux, autodidacte mais érudit — il connaissait plusieurs langues anciennes dont l'hébreu — le premier historien de l'Amérique

décrit les activités quotidiennes sur le bateau pendant le voyage historique, comme les premières difficultés lors de l'implantation : la rencontre avec les Indiens, le premier hiver qui vit mourir près de la moitié des habitants de la petite colonie, mais aussi les premiers succès agricoles ou les échanges commerciaux. Sa description de l'accostage du *May Flower* à Cape Cod est à juste titre restée célèbre : « Arrivés dans un bon port et en sécurité sur la terre ferme, ils s'agenouillèrent, bénirent le Seigneur qui les avait fait traverser le vaste et furieux océan, qui les avait délivrés de ses périls et de ses misères » (chapitre IX).

Bradford rédigea aussi le premier texte politique de la nouvelle nation, le « Contrat du Mayflower » le 11 novembre 1620, texte qui stipulait que les lois, les ordonnances ou les actes établis dans la colonie le seraient pour le bien commun du groupe sur la base d'un accord démocratique, premières fondations d'un gouvernement populaire américain. Rédigées dans un style imagé, tout en respectant la simplicité de l'écriture biblique, ces chroniques ne sont pas simplement un témoignage. Elles participent directement de la création et du développement historique des États-Unis d'Amérique.

D'autres chroniqueurs relatèrent la vie quelque peu romancée des pèlerins. Le capitaine **Edward Johnson** (1599-1672) dans *Wonder Working Providence of Sions Saviour in New England* (1654) raconta la fuite des puritains d'Angleterre vers le Nouveau Monde, cette terre créée spécialement par Dieu pour que les soldats du Christ, dans leur combat contre les infidèles, puissent rebâtir le temple du Mont Sion et retrouver le saint cénacle. **Thomas Morton** (1579-1647), dissident de Plymouth, rédigea une véritable satire contre les puritains dans son *New English Canaan* (1637). Constitué de courts essais et fourmillant d'anecdotes décousues mais pittoresques, le livre est à la fois un condensé d'histoire naturelle ou d'ethnographie et l'un des premiers pamphlets politiques du pays. Littérature de « promotion », l'œuvre présente les Indiens comme des amis et décrit les richesses naturelles de la région. Mais dans la troisième partie qui porte sur les mêmes événements que ceux relatés par Bradford, Morton n'hésite pas à dénigrer les puritains, intolérants et irrespectueux des opinions dissidentes. Il dénonce ainsi un système austère et inhumain, justifiant par là même son attitude de bon vivant dans sa propriété de Merrymont, à quelques encablures de la Plymouth Plantation.

Vers la fin du siècle **Cotton Mather** (1663-1728) brillant érudit, diplômé de Harvard, descendant de pasteurs du Massachusetts, pétri de culture classique et pourvu d'un sens politique aigu, devient l'historien du puritanisme déclinant. Dans *Magnalia Christi Americana* (1702), véritable histoire de l'église du XVII^e siècle en Nouvelle-Angleterre, Mather tente, en décrivant les procès des sorcières de Salem ou en relatant les guerres contre les Indiens, de créer le soubresaut qui encouragerait un renouveau spirituel, et préserverait ainsi, selon lui, la mission sacrée originelle confiée aux pères pèlerins. Ouvrage éclectique mélangeant les genres, le sermon, l'histoire, l'épopée, le livre est aussi un recueil de biographies qui permettent à Mather de proposer ses idées religieuses de réformes et de retour à une pureté originelle.

Une autre façon de raconter l'histoire passe par la rédaction de journaux intimes. Le *Journal* (1790) de **John Winthrop** (1558-1649) fourmille de renseignements sur les débuts de la colonisation du Massachusetts. **Samuel Sewall** (1652-1730) dans son *Diary* couvrant les années 1674 à 1729 représente une source intarissable sur la culture coloniale et constitue même une référence scientifique sur la météorologie de son époque. Vivant dans la région de Boston et impliqué dans l'administration et les activités religieuses de sa ville, il nous décrit la psychologie de la pensée puritaine et son évolution historique. Son journal, à l'image de celui de son contemporain anglais Pepy's, est un rapport minutieux sur son existence d'homme religieux mais aussi de militant engagé dans d'autres combats, la lutte contre l'esclavage par exemple.

Autre journal intéressant, celui de **Sarah Kemble Knight** (1666-1727) publié seulement en 1825. Elle y raconte avec humour et beaucoup d'humanité son voyage aller-retour à cheval entre Boston et New York, quatre mois d'expédition, l'occasion de décrire les gens qu'elle côtoie et leurs aspirations sociales, dans l'arrière-pays typique de la Nouvelle-Angleterre. En fait, il s'agit presque d'un roman picaresque sur la « frontière » dans lequel l'étude de mœurs prend toute sa valeur et représente une source historique unique sur la période.

Deux autobiographies sont à retenir dans cette liste de témoins privilégiés des origines de l'Amérique, celle de **Thomas Shepard** (1605-1649), prédicateur en Nouvelle-Angleterre, ainsi que celle de **Mary Rowlandson** (1635-1679) qui rédigea le récit de sa captivité chez les Indiens, modèle du

genre de littérature coloniale qui obtint un succès considérable et fut réédité trente fois en quelques années.

La poésie puritaine

Les puritains désapprouvaient les distractions légères tels la danse ou les jeux de cartes. Ne considéraient-ils pas ces amusements comme immoraux et à l'encontre de la volonté divine ? La lecture ou la rédaction de livres sans fondement spirituel ne les intéressaient pas davantage. C'est pour cela qu'ils tournèrent leur attention vers l'histoire, la prédication ainsi que la poésie qui, par son caractère formel et sa pureté, constituait le lien idéal avec le Créateur de toute chose.

Le premier poète en date de l'Amérique fut en fait une poétesse : **Anne Bradstreet** (1612-1672). Née en Angleterre, émigrée en 1630, épouse du gouverneur de la Massachusetts Bay Colony — qui deviendrait plus tard Boston — elle écrivit des poèmes conventionnels sur des sujets religieux ou sur sa vie quotidienne, empreints d'amour pour son mari et ses enfants. Inspirée par la poésie métaphysique anglaise, elle rédigea le premier recueil de poèmes de l'histoire américaine, *The 10th Muse Lately Sprung up in America* que des amis publièrent à Londres en 1650. Poésie spirituelle qui véhicule une vision typiquement puritaine de la réalité, mais poésie féminine aussi, pétrie de son expérience de femme au foyer : aucune intention moralisatrice, seuls des témoignages personnels nourris par un quotidien sans grande joie mais au service d'un Dieu qu'elle vénère et qu'elle remercie pour sa bonté, même quand les épreuves de la vie l'atteignent dans son havre de paix. Dans la simplicité de son écriture, dans le courage de sa pensée, Anne Bradstreet reste un modèle pour les générations futures.

En face de cette poésie intimiste, celle de **Michael Wigglesworth** (1631-1705) apporte un souffle qui fait frémir. Pasteur et docteur dans la petite ville de Malden, Massachusetts, où il demeura près de cinquante ans sans pratiquement bouger de son ministère, Wigglesworth était littéralement hanté par le jour du jugement dernier. Son long poème, *The Day of Doom* (1662), fut le premier grand succès littéraire de l'Amérique. Le pasteur-poète rédigea ses poèmes après la mort de son épouse, pour avertir les lecteurs qu'ils devaient se tenir prêts à affronter le jugement dernier et que chaque action de l'existence serait pesée à la lumière de l'intelligence divine. Accessible à tous et destinée à un large public, l'œuvre était terrible

mais tellement séduisante que, pendant deux cents ans, des générations d'écoliers récitèrent ces versets que des adultes avaient transformés en citations de la vie quotidienne.

Contemporain de Wigglesworth, **Edward Taylor** (1644-1729) fut en revanche inconnu du grand public. Il fallut attendre le XX^e siècle pour redécouvrir les *Preparatory Meditations* (1682-1725) et les *Gods Determinations* (1680), car le prédicateur ne souhaitait pas que ses poèmes soient publiés de son vivant. Généralement rédigés après les sermons dominicaux, ces poèmes mystiques sont des méditations sur la doctrine calviniste, introspection spirituelle pour comprendre la notion du mal et ainsi délivrer le cœur de son emprise. Modeste, pieux et travailleur, Taylor écrivit de nombreuses œuvres, des élégies funèbres ou des chants qui constituent l'exemple même d'une poésie puritaine tournée vers la dévotion et la foi.

La publication des sermons

Littérature annexe mais nécessaire à la théocratie que représentait la Nouvelle-Angleterre du XVII^e siècle, les sermons hebdomadaires rythmaient les crises doctrinales, les querelles politiques, voire l'hystérie collective (le jugement des sorcières de Salem constitue un paroxysme dans cette évolution vers l'absurde) qui caractérisaient cette société en pleine mutation. La fin du XVII^e siècle marque donc une ère de décadence après les débuts prometteurs d'une société qui croyait fonder la nouvelle Cité de Dieu.

John Winthrop (1588-1649) écrivit le sermon *A Modell of Christian Charity* (1629) dans lequel il proposait à ses contemporains de créer dans la ville de Boston une communauté chrétienne harmonieuse qui serait à l'image même de la volonté de Dieu, « la cité sur la colline » dont le gouvernement exemplaire initierait l'Âge d'or, modèle futur de toutes les nations du monde. D'autres prédicateurs sont restés célèbres : **John Cotton** (1584-1652), **Thomas Hooker** (1586-1647) et surtout **Increase Mather** (1639-1723), l'un des juges au procès de Salem. Tous étaient persuadés que l'Amérique était le nouveau pays du peuple élu, une nouvelle terre promise. Mais dans ce concert de louanges divines résonna la voix tonitruante et dissidente de **Roger Williams** (1603-1683), fondateur de Providence dans le Rhode Island dont il fut le gouverneur. En demandant la séparation de l'Église et de l'État, en suggérant que la colonie devait prendre ses

distances par rapport à l'Angleterre, le schisme était inévitable. Ses idées révolutionnaires sur la liberté des peuples à se gouverner par eux-mêmes et sur la tolérance religieuse allaient susciter quelque cent cinquante ans plus tard les prémices d'un bouleversement politique et social dont le monde entier conserverait la mémoire et l'enthousiasme.

UN SIÈCLE DE TENSIONS (1700-1800)

Le siècle qui vit naître la première démocratie de l'ère moderne est une période d'éclatement général. La nation américaine fondée sur une acceptation religieuse du monde doit s'adapter au temps qui passe. Tout est en évolution dans les domaines géographique, philosophique, religieux, d'autant qu'en Europe, les grandes puissances ont la passion des idées. La science détrône la métaphysique et offre au monde la vision d'un univers harmonieux géré par des lois propres qu'il suffit de découvrir dans le secret magique d'un laboratoire.

L'évolution culturelle américaine s'opère par le déplacement des centres d'influence. Boston, avec son université (Harvard), avait guidé la vie littéraire au siècle précédent. Au XVIII^e siècle au contraire, de nouveaux centres prennent de l'importance. C'est l'âge d'or de Williamsburg en Virginie, avec sa toute nouvelle université, le célèbre *College of William and Mary*, où se regroupe la vie politique, sociale et culturelle de toute la colonie. Philadelphie en Pennsylvanie, sous l'influence des philosophes locaux, Benjamin Franklin en tête, devient un haut lieu du mouvement révolutionnaire. Et même la petite ville commerçante de New York se développe grâce à la construction du *King's College*. Ainsi l'Amérique se donne des pôles d'attraction différents et se constitue petit à petit l'image diversifiée sur laquelle peut s'élaborer une démocratie populaire.

Le Grand Réveil, 1700-1760

La religion aussi se « modernise ». Usée par les scandales de Salem et les conflits internes, une série de renouveaux religieux se met en place en Nouvelle-Angleterre vers 1730, ce qui allait provoquer de profonds changements dans la pensée doctrinaire, politique et sociale de ses dirigeants. L'initiateur du mouvement fut un prédicateur hors pair, **Jonathan Edwards** (1703-1758) dont les sermons virulents figurent toujours en bonne place dans les anthologies contemporaines, comme le très célèbre

Sinners in the Hands of an Angry God (1741). Dernier bastion d'un idéalisme puritain intransigeant, Edwards s'efforçait de réveiller les consciences en évoquant la colère de Dieu et les affres de l'enfer, destin final des hommes s'ils persévéraient dans leur attitude de mécréants. En réalité, l'orateur était intéressé par la grâce divine qui peut s'obtenir par l'humilité et la repentance, thème qu'il développera dans des essais philosophiques comme *The Faithful Narrative of the Surprising Work of God* ou *Some Thoughts Concerning the Present Revival*. Profondément convaincu que le sentiment religieux dépend de l'intellect comme de l'émotion, de l'intuition comme de la beauté du monde, il associe la nature à sa réflexion et utilise un symbolisme qui préfigure le romantisme du XIX^e siècle et le transcendantalisme d'Emerson et de Thoreau.

Les colonies du Sud

La littérature prérévolutionnaire du Sud reflétait un système social et économique unique en son genre, celui de la plantation, mis en place par des immigrants plus attirés par l'espoir d'un enrichissement rapide que par la liberté du culte. La classe des grands propriétaires terriens qui régnaient en maître sur les exploitations où peinaient des esclaves noirs, côtoyait tout un petit monde d'humbles paysans ou de marchands peu fortunés et était devenue petit à petit une sorte d'aristocratie. La société cultivée et riche se formait à l'école des écrivains classiques, pétrie d'un idéal moyenâgeux désuet, que favorisait le système esclavagiste en assurant aux riches blancs de vastes moments de loisirs et la possibilité de mener grande vie, système dans lequel l'église était d'avantage l'occasion d'une vie sociale et mondaine que d'introspections spirituelles.

Dans ce contexte, **William Byrd** (1674-1744) est l'une des figures clefs de la littérature de la première moitié du XVIII^e siècle. Abordant tous les genres littéraires, du traité de médecine à la relation de voyages, il développe notamment dans son *History of the Dividing Line* (1718) un style à part, mélangeant des observations scientifiques à des histoires rocambolesques où la satire et la bonne humeur sont de mise. Son journal *The Secret Diary of William Byrd* nous décrit avec précision une société provinciale caricaturale et nous montre la vie quotidienne d'une plantation dans ses mesquineries, ses grandeurs et ses servitudes.

Un autre riche planteur, **Robert Beverley** (1673-1722) est l'auteur d'un livre resté célèbre, *The History and Present State of Virginia* (1722). Dans